

GE_GERICHTE ATAS/939/2016 vom 15. November 2016

GE Cour de justice, 2016-11-15, FR

Quelle: https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/ge_gerichte_ATAS_939_2016

FR: GE_GERICHTE ATAS/939/2016 du 15 novembre 2016

IT: GE_GERICHTE ATAS/939/2016 del 15 novembre 2016

Erwägungen

E. 4

L'assuré a formé opposition le 21 avril 2016. Il a produit cinq avis bancaires, attestant de ce que sa compagne lui avait versé la somme de CHF 1'000.- les 26 juillet, 20 septembre, 20 octobre, 18 novembre et 20 décembre 2005, soit au total CHF 5'000.-.

E. 5

Par décision sur opposition du 22 juin 2016, le SPC a ramené à CHF 1'904.- le montant dû.

E. 6

L'assuré a interjeté recours le 19 juillet 2016 contre ladite décision. Il rappelle qu'« en mai 2001, pour des raisons d'aggravation de ma santé, j'ai dû arrêter définitivement mon mandat de député au Grand Conseil genevois que j'exerçais depuis 1993. Peu de temps après, c'est mon travail professionnel de secrétaire permanent pour une association que j'ai été obligé de quitter. Entre 2001 et 2005, j'ai jonglé entre les arrêts maladie, le chômage et deux places de travail précaires dans le cadre des remises en emploi. C'est pendant ces années difficiles que ma compagne, B_____, m'a avancé de l'argent à hauteur de CHF 12'700.-. Je lui ai promis de rembourser cette somme le jour où je toucherai ma LPP (voir lettre annexée du 21 avril 2016). C'est en toute confiance que mon amie me prêtait régulièrement de l'argent. Les seuls éléments "comptables" retrouvés sont ceux présentés en annexe (relevés de mon CCP de septembre 2005 à décembre 2005). Ma situation était très difficile à ce moment-là. Ce n'est donc pas un don que j'ai fait à ma compagne, mais un remboursement. La confiance dans notre couple est une réalité et il n'y a jamais été question de produire une quelconque reconnaissance de dette, si ce n'est une promesse orale de lui rendre cette somme à ma retraite ». L'assuré conclut à ce que les calculs et décisions du SPC soient reconsidérés.

A/2461/2016 - 3/14 -

E. 7

Dans sa réponse du 19 août 2016, le SPC a conclu au rejet du recours. Il considère que les relevés bancaires produits par l'assuré ne permettent pas d'établir que sa compagne lui a prêté une somme de CHF 12'700.- entre 2001 et 2005, de sorte que le remboursement allégué doit être présumé comme étant une donation.

E. 8

La chambre de céans a ordonné l'audition de la compagne de l'assuré et la comparution personnelle des parties pour le 4 octobre 2016. Mme B_____ a à cette occasion déclaré que « Je vis avec M. A_____ depuis 1990. Je confirme que M. A_____ m'a versé la somme de CHF 12'700.- en remboursement de ce que je lui avais prêté quelques années auparavant alors qu'il se trouvait dans une situation financière difficile. Il s'agissait des

années 2001 à 2005. Nous partagions les divers frais auparavant (loyer, etc.). M. A_____ me donnait la moitié du loyer par exemple et c'est moi qui effectuais les paiements. Lorsque M. A_____ a rencontré d'importantes difficultés financières, dès 2001, je l'ai aidé en assumant pratiquement seule le loyer, les frais de nourriture, etc. Dès juillet 2005, je lui ai versé CHF 1'000.- par mois. Nous avons pu retrouver les extraits du compte postal de juillet 2005, et de septembre à décembre 2005. Je n'ai rien versé en août. Je pense que c'est probablement parce que nous sommes partis en vacances et j'ai assumé tous les frais. J'ai arrêté en décembre 2005, car à ce moment-là il avait perçu un rétroactif de l'AI, de sorte que son compte était à nouveau approvisionné. Avant juillet 2005, je lui versais de l'argent de main à main en cas de besoin. Pour fixer le montant de CHF 12'700.-, je tenais un « carnet du lait ». Je ne l'ai pas conservé. Je ne pensais pas que cela pourrait être utile un jour. J'ai pris ma retraite anticipée il y a huit ans, sauf erreur. J'étais salariée à 80%, en tant qu'assistante technique au service audiovisuel de la haute école de santé. Nous n'avons d'enfant, ni l'un ni l'autre ». Le représentant du SPC a confirmé que le SPC n'avait pas tenu compte, pour retenir le montant de CHF 12'700.- à titre de biens dessaisis, des CHF 1'000.- versés par la compagne de l'assuré de septembre à décembre 2005. L'assuré, quant à lui, a précisé que « C'est une histoire de confiance entre nous. C'est par exemple Mme B_____ qui m'a payé les abonnements dont j'avais besoin pour aller à Yverdon-les-Bains. Je savais qu'elle tenait un « carnet du lait ». Je ne suis jamais allé le consulter. Je lui ai toujours dit que je lui rembourserai ce qu'elle me versait lorsque je recevrai mon capital LPP. J'ai été très déçu de l'attitude du SPC qui n'a pas tenu compte des extraits du compte postal que j'ai pu retrouver. Nous avons toujours eu une comptabilité séparée. Mon amie gagnait plus que moi. J'ai fait certains choix dans ma vie professionnelle, plus particulièrement en relation avec des mandats politiques, ce qui fait que mes revenus étaient inférieurs à ceux de mon amie. Je l'ai assumé ».

A/2461/2016 - 4/14 -

E. 9

a. Dans le domaine des assurances sociales notamment, la procédure est régie par le principe inquisitoire, selon lequel les faits pertinents de la cause doivent être constatés d'office par le juge. Mais ce principe n'est pas absolu. Sa portée est restreinte par le devoir des parties de collaborer à l'instruction de l'affaire. Celui-ci comprend en particulier l'obligation des parties d'apporter, dans la mesure où cela peut être raisonnablement exigé d'elles, les preuves commandées par la nature du litige et des faits invoqués, faute de quoi elles risquent de devoir supporter les conséquences de l'absence de preuves (ATF 125 V 193 consid. 2 et les références). b. En particulier, dans le régime des prestations complémentaires, l'assuré qui n'est pas en mesure de prouver que ses dépenses ont été effectuées moyennant contre-prestation adéquate ne peut pas se prévaloir d'une diminution correspondante de sa fortune, mais doit accepter que l'on s'enquière des motifs de cette diminution et, en l'absence de la preuve requise, que l'on tienne compte d'une fortune hypothétique (arrêt du Tribunal fédéral des assurances P 65/04 du 29 août 2005 consid. 5.3.2; VSI 1994 p. 227 consid. 4b). Mais avant de statuer en l'état du dossier, l'administration devra avertir la partie défaillante des conséquences de son attitude et lui impartir un délai raisonnable pour la modifier; de même devra-t-elle compléter elle-même l'instruction de la cause s'il lui est possible d'élucider les faits sans complications spéciales, malgré l'absence de collaboration d'une partie (cf. ATF 117 V 261 consid. 3b; ATF 108 V 229 consid. 2; arrêt du Tribunal fédéral des assurances P 59/02 du 28 août 2003 consid. 3.3

et les références). Pour que l'on puisse admettre qu'une renonciation à des éléments de fortune ne constitue pas un dessaisissement, il faut que soit établie une corrélation directe entre cette renonciation et la contre-prestation considérée comme équivalente. Cela implique nécessairement un rapport de connexité temporelle étroit entre l'acte de

A/2461/2016 - 9/14 - dessaisissement proprement dit et l'acquisition de la contre-valeur correspondante (arrêt du Tribunal fédéral 9C_945/2011 du 11 juillet 2012 consid. 6.2). c. Le juge des assurances sociales fonde sa décision, sauf dispositions contraires de la loi, sur les faits qui, faute d'être établis de manière irréfutable, apparaissent comme les plus vraisemblables, c'est-à-dire qui présentent un degré de vraisemblance prépondérante. Il ne suffit donc pas qu'un fait puisse être considéré seulement comme une hypothèse possible. Parmi tous les éléments de fait allégués ou envisageables, le juge doit, le cas échéant, retenir ceux qui lui paraissent les plus probables (ATF 130 III 321 consid. 3.2 et 3.3, ATF 126 V 353 consid. 5b, ATF 125 V 193 consid. 2 et les références). Aussi n'existe-t-il pas, en droit des assurances sociales, un principe selon lequel l'administration ou le juge devrait statuer, dans le doute, en faveur de l'assuré (ATF 126 V 319 consid. 5a).

E. 10

En l'espèce, le SPC, tenant compte de biens dessaisis à hauteur de CHF 12'700.-, a réclamé à l'assuré le remboursement de la somme de CHF 1'904.-, représentant les prestations complémentaires versées à tort.

E. 11

L'assuré a expliqué qu'il avait versé ces CHF 12'700.- (issus du capital LPP reçu le 18 mars 2016) à sa compagne le 29 mars 2016, en remboursement de l'aide financière que celle-ci lui avait apportée entre 2001 et 2005.

E. 12

Il convient d'abord de déterminer s'il peut être établi, ou rendu vraisemblable au degré requis par la jurisprudence, que la compagne de l'assuré l'ait véritablement aidé financièrement ces années-là. L'assuré a à cet égard expliqué qu'« en mai 2001, pour des raisons d'aggravation de ma santé, j'ai dû arrêter définitivement mon mandat de député au Grand Conseil genevois que j'exerçais depuis 1993. Peu de temps après, c'est mon travail professionnel de secrétaire permanent pour une association que j'ai été obligé de quitter. Entre 2001 et 2005, j'ai jonglé entre les arrêts maladie, le chômage et deux places de travail précaires dans le cadre des remises en emploi ». Il y a lieu de retenir qu'en effet, l'assuré rencontrait de sérieuses difficultés financières durant ces années-là, et a été finalement mis au bénéfice d'une demi-rente d'invalidité à compter du 1er mars 2005. Sa compagne parallèlement réalisait un revenu stable puisqu'elle était salariée à 80%, en tant qu'assistante technique au service audiovisuel de la Haute École de Santé et était donc en mesure de l'aider. Elle a confirmé qu'elle l'avait fait dès 2001, en assumant pratiquement seule le loyer, les frais de nourriture, etc..., et en lui versant CHF 1'000.- par mois dès juillet 2005. Il est vrai que seul le versement de ces CHF 1'000.- en juillet et de septembre à décembre 2005, sont attestés par des documents. Il apparaît toutefois hautement vraisemblable, au vu de ce qui précède, qu'elle ait aidé financièrement l'assuré de 2001 à 2005.

E. 13

Reste à examiner s'il avait été convenu d'un remboursement.

A/2461/2016 - 10/14 - Aucune reconnaissance de dette n'a été établie. L'assuré a toutefois précisé qu'il n'y en avait pas besoin, que sa compagne et lui-même se faisaient confiance, et qu'il lui avait toujours promis qu'il la rembourserait dès qu'il recevrait son capital LPP. Celle-ci a confirmé, lors de son audition le 4 octobre 2016, que « je vis avec M. A _____ depuis 1990. Je confirme que M. A _____ m'a versé la somme de CHF 12'700.- en remboursement de ce que je lui avais prêté quelques années auparavant alors qu'il se trouvait dans une situation financière difficile ». Interrogée par la chambre de céans sur la raison pour laquelle le montant du remboursement est aussi précis, alors qu'il s'agissait d'un prêt relatif à divers frais courants portant sur plusieurs années, elle a indiqué qu'elle avait alors tenu un « carnet du lait », carnet qu'elle n'a toutefois pas conservé. On peut s'étonner qu'elle ait jeté ou détruit ce carnet. Si effectivement, elle s'attendait à ce que l'assuré vienne à lui rembourser ce qu'elle lui avait prêté, elle devait garder précieusement ce carnet afin d'être en mesure de déterminer le moment venu quel était le montant à rembourser. On ne voit pas quelle serait l'utilité de tenir un « carnet du lait », si l'on devait s'en débarrasser aussitôt. On pourrait comprendre que le carnet n'ait plus d'importance une fois le versement du montant dû effectué. Il y a toutefois lieu d'observer que le SPC a notifié sa décision qualifiant ce versement de biens dessaisis le 7 avril 2016 déjà, soit très peu de temps après le versement lui-même, de sorte que la chambre de céans n'est pas convaincue par l'existence d'un « carnet du lait », dont du reste l'assuré lui-même n'avait jamais fait état. On peut également s'étonner du montant finalement peu élevé de ce versement de CHF 12'700.- pour une aide, qui aurait été accordée durant quatre – cinq ans, de 2001 à 2005. Rien ne permet d'admettre qu'il y ait un lien entre ce versement de CHF 12'700.- et cette aide apportée il y a plus de dix ans. Par ailleurs, un remboursement effectué en faveur de sa compagne, laquelle partage sa vie depuis plus de vingt ans, alors que ni l'un ni l'autre n'a d'enfants, paraît difficilement envisageable. Dans un arrêt du 23 décembre 2013 confirmé par le Tribunal fédéral, la chambre de céans a eu l'occasion de traiter le cas du versement d'une somme d'argent par une assurée à son colocataire pour, selon elle, rembourser celui-ci d'avoir assumé la gestion et le paiement de ses dépenses durant plusieurs années. La chambre de céans, constatant qu'on ne pouvait rien déduire des pièces figurant au dossier, avait considéré que la recourante avait échoué à rendre hautement vraisemblable que le versement en question constituait un remboursement plutôt qu'une donation (ATAS/1292/2013 ; arrêt du Tribunal fédéral 9C_124/2014). Force est ainsi de conclure qu'il ne peut être établi, au degré de vraisemblance requis par la jurisprudence, que la somme de CHF 12'700.- représente véritablement un remboursement, et non pas une donation en faveur de Mme B _____, étant rappelé que selon la jurisprudence, le juge ne peut pas

A/2461/2016 - 11/14 - considérer un fait comme prouvé seulement parce qu'il apparaît comme une hypothèse possible.

E. 14

a. Selon l'art. 25 al. 1 1^{ère} phrase LPGA, en relation avec l'art. 2 al. 1 let. a de l'ordonnance sur la partie générale du droit des assurances sociales du 11 septembre 2002 (OPGA ; RS 830.11), les prestations complémentaires fédérales indûment touchées doivent être restituées par le bénéficiaire ou par ses héritiers. L'obligation de restituer suppose aujourd'hui encore, conformément à la jurisprudence rendue à propos des anciens articles 47 al. 1 LAVS ou 95 de la loi fédérale sur l'assurance-chômage obligatoire et l'indemnité en cas d'insolvabilité, du 25 juin 1982 (LACI; RS 837.0 ; p. ex. ATF 129 V 110 consid. 1.1;

ATF 126 V 23 consid. 4b et ATF 122 V 19 consid. 3a), que soient remplies les conditions d'une reconsidération (cf. art. 53 al. 2 LPGA) ou d'une révision procédurale (cf. art. 53 al. 1er LPGA) de la décision - formelle ou non - par laquelle les prestations en cause ont été allouées (ATF 130 V 318 consid. 5.2; arrêt du Tribunal fédéral des assurances P 32/06 du 14 novembre 2006 consid. 3 et les références). Ceci a été confirmé sous l'empire de la LPGA (arrêt du Tribunal fédéral 8C_512/2008 du 4 janvier 2009 consid. 4). À cet égard, la jurisprudence constante distingue la révision d'une décision entrée en force formelle, à laquelle l'administration est tenue de procéder lorsque sont découverts des faits nouveaux ou de nouveaux moyens de preuve susceptibles de conduire à une appréciation juridique différente (ATF 122 V

E. 19

consid. 3a; ATF 122 V 169 consid. 4a; ATF 121 V 1 consid. 6). En ce qui concerne plus particulièrement la révision, l'obligation de restituer des prestations complémentaires indûment touchées et son étendue dans le temps ne sont pas liées à une violation de l'obligation de renseigner (ATF 122 V 134 consid. 2e). Il s'agit simplement de rétablir l'ordre légal après la découverte du fait nouveau (arrêt du Tribunal fédéral 8C_120/2008 du 4 septembre 2008 consid. 3.1). La modification de décisions d'octroi de prestations complémentaires peut ainsi avoir un effet ex tunc - et, partant, justifier la répétition de prestations déjà perçues - lorsque sont réalisées les conditions qui président à la révocation, par son auteur, d'une décision administrative. Selon l'art. 3 al. 1 OPGA, l'étendue de l'obligation de restituer est fixée par une décision. b. Au niveau cantonal, l'art. 24 al. 1 1ère phrase LPCC prévoit également que les prestations indûment touchées doivent être restituées. L'art. 14 du règlement relatif aux prestations cantonales complémentaires à l'assurance-vieillesse et survivants et à l'assurance-invalidité du 25 juin 1999

A/2461/2016 - 12/14 - (RPCC-AVS/AI; J 4 25.03) précise que le SPC doit demander la restitution des prestations indûment touchées au bénéficiaire, à ses héritiers ou aux autres personnes mentionnées à l'art. 2 OPGA appliqué par analogie (al. 1). Il fixe l'étendue de l'obligation de restituer par décision (al. 2). c. En vertu de l'art. 25 al. 2 1ère phrase LPGA, le droit de demander la restitution s'éteint un an après le moment où l'institution d'assurance a eu connaissance du fait, mais au plus tard cinq ans après le versement de la prestation. Les délais de l'art. 25 al. 2 LPGA sont des délais (relatif et absolu) de péremption, qui doivent être examinés d'office (ATF 133 V 579 consid. 4; ATF 128 V 10 consid. 1). Le délai de péremption relatif d'une année commence à courir dès le moment où l'administration aurait dû connaître les faits fondant l'obligation de restituer, en faisant preuve de l'attention que l'on pouvait raisonnablement exiger d'elle (ATF 122 V 270 consid. 5a). L'administration doit disposer de tous les éléments qui sont décisifs dans le cas concret et dont la connaissance fonde - quant à son principe et à son étendue - la créance en restitution à l'encontre de la personne tenue à restitution (ATF 111 V 14 consid. 3). Contrairement à la prescription, la péremption prévue à l'art. 25 al. 2 LPGA ne peut être ni suspendue ni interrompue et lorsque s'accomplit l'acte conservatoire que prescrit la loi, comme la prise d'une décision, le délai se trouve sauvegardé une fois pour toutes (arrêt du Tribunal fédéral des assurances C 271/04 du 21 mars 2006 consid. 2.5). d. L'intéressé peut demander la remise de l'obligation de restituer lorsque la restitution des prestations allouées indûment, mais reçues de bonne foi, le mettrait dans une situation difficile (art. 25 al. 1 2ème phrase LPGA et 4 al. 1 OPGA). En vertu de l'art. 3 al. 2 OPGA, l'assureur est tenu d'indiquer la possibilité d'une remise dans la décision de restitution. La demande de remise ne peut être

traitée sur le fond que si la décision de restitution est entrée en force. La remise et son étendue font ainsi l'objet d'une procédure distincte (arrêts du Tribunal fédéral des assurances P 63/06 du 14 mars 2007 consid. 3 et C 264/05 du 25 janvier 2006 consid. 2.1). La demande de remise doit être présentée par écrit, motivée, accompagnée des pièces nécessaires et déposée au plus tard 30 jours à compter de l'entrée en force de la décision de restitution, et elle fait l'objet d'une décision (art. 4 al. 4 et 5 OPGA). 15. En l'occurrence, la diminution de fortune intervenue le 29 mars 2016 a eu pour conséquence la prise en compte d'un dessaisissement dès le 1er avril 2016, de sorte que le montant des prestations complémentaires fédérales et des prestations complémentaires cantonales dues à l'assuré à compter du 1er avril 2016 est par mois, respectivement de CHF 440.- et CHF 361.-. Il en résulte un montant à restituer au SPC de CHF 1'904.-, représentant la différence entre les prestations déjà versées et les prestations dues.

A/2461/2016 - 13/14 - Le SPC a agi en temps utile, soit dans les délais d'un an dès la connaissance des faits précités et de cinq ans dès le versement de l'ensemble des prestations concernées. La bonne foi du recourant et sa situation financière seront, le cas échéant, examinées dans un deuxième temps, dans le cadre de la procédure de remise, laquelle ne pourra débiter qu'une fois la décision de restitution entrée en force (ATF 132 V 42 consid. 1.2). Le recours est rejeté. Pour le reste, la procédure est gratuite (art. 61 let. a LPGA ; art. 89H LPA).

A/2461/2016 - 14/14 - PAR CES MOTIFS, LA CHAMBRE DES ASSURANCES SOCIALES : Statuant À la forme :

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.